1

Cosmo sortit la tête de la tente.

– Il fait chaud, dit-il.

– Bien sûr qu'il fait chaud ! Il fait *toujours* chaud, et toi, tu répètes ça, tous les matins !

Sa sœur se retourna sur sa natte, visage vers le tissu. Elle était de mauvaise humeur ces derniers temps.

– Quand même, je crois qu'il fait un peu plus chaud qu'hier, continua Cosmo. Et aussi qu'avant-hier. C'est important, ça, les petites différences, quand on vit ici. Tu sais bien.

Il attrapa le bidon et le grand chapeau de paille, chaussa ses sandales, puis grava au couteau

un trait sur la planche de bois. Dix-huit. Cela faisait maintenant dix-huit jours que leur frère était allé chercher des dattes. Dix-huit jours qu'ils étaient seuls.

Car Noa n'était jamais revenu.

2

Dehors, le soleil était déjà haut. Cosmo pouvait sentir une vague de chaleur glisser sur ses pieds, comme un chausson de lumière. Il attendit debout, à l'abri sous l'acacia. Observa le sable devant lui. Sans bouger.

Là, juste à droite, une ligne sinueuse, long sillon creusé autour de la dune. À coup sûr l'empreinte d'un serpent. Plus loin, trois scarabées se suivant d'une démarche saccadée, avançant d'un côté, reculant de l'autre, puis demi-tour. Laissant derrière eux leurs ombres légères danser sur le sable.

C'était tout pour cette fois. Avec la chaleur, un peu plus forte ce matin, pas d'autres différences. Rien n'avait changé autour de Cosmo

et de Salma depuis que Noa avait disparu. La pierre devant la tente était toujours carrée. La touffe d'herbe, à trois pas de là, toujours jaune et sèche.

Et devant, les dunes, à perte de vue. Toujours.

Cosmo aimait aller au puits. Il n'empruntait jamais le même chemin, car, dans le désert, il est facile de suivre différentes trajectoires pour arriver où l'on veut. Parfois, le garçon ramassait des souvenirs : cailloux, brins d'herbe, épines, scarabée desséché, peau de serpent, corne, bouts de tissu perdus là. Parfois, il s'arrêtait pour dessiner dans le sable ou écrire son nom. Avec un grand C, deux O pour les yeux, le nez en forme de S et le M posé sur sa tête, comme une couronne.

Il partit finalement vers la gauche. Il contournerait la première dune, grimperait sur la suivante et suivrait sa crête. Ça n'était pas le chemin le plus direct et, pour rentrer avec le bidon plein, sûr qu'il faudrait choisir plus

court. Mais, à l'aller, rien ne pressait ; le récipient vide ne pesait pas grand-chose. Il pouvait même s'en servir comme d'un tambour pour éloigner les bêtes.

Cosmo aimait beaucoup la vue qu'on avait du sommet de la dune. Cette mer jaune orangé et ses vagues immobiles. Il trouvait ça apaisant. Sa sœur, elle, trouvait ça *bête*. Elle le disait souvent : « Ce paysage est bête. Il est bête, bête, bête à répéter toujours la même chose. »

Cosmo n'était pas sûr que ce soit bête de répéter toujours la même chose. Il paraît que les vieux font ça. Parce qu'ils oublient. Ou parce qu'ils veulent être écoutés. Ou seulement pour étouffer le silence. Et si le paysage était un grand silence sur lequel la vie posait ses bruits, ses couleurs ? On écrit bien sur des pages blanches, on peint bien sur des toiles vides… La nature aussi a besoin de place pour se raconter.

Le garçon pensa que Salma ne prêtait pas attention à ce qu'elle disait, que le sable lui